Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 9

Artikel: Les débuts de Célestin Pichard : (fin)
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217826

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Car, de leur temps, l'infusion chinoise n'était guère utilisée — chez nous — en dehors des soins à donner aux petits bobos coutumiers, aux petites indispositions que provoquent les fantaisies météorologiques et les nervosités féminines. Boire du thé à cinq heures, en grignotant des gâteaux, leur eût paru une de ces innovations britanniques aussi audacieuse que la boxe, le football et les viandes saignantes. « Que les temps sont changés ! » soupirerait Racine. Aujourd'hui la dégustation du thé est devenue un rite. C'est une religion qui a, d'ailleurs, à son actif de nous être arrivée d'Asie, comme toutes les religions. Et il lui a suffi de quelques années pour faire la conquête du « monde occidental ». Les fidèles sont aussi nombreux, déjà, que les grains de sable de la mer et que les étoiles du ciel. Il se crée chaque jour des chapelles en l'honneur du dieu nouveau. Allez à Genève, à Lausanne, à Vevey, à Clarens, à Montreux, à Territet, à Bex, à Neuchâtel, dans toutes les cités plaisantes de notre Suisse romande, dans les stations estivales des Alpes, sur les bords du Léman, sur le sommet de la Jungfrau, aux environs des *kurorte* et des casinos, aux abords des funiculaires et des aérodromes, partout, partout, partout, vous verrez surgir le temple du nouveau culte où d'accortes jeunes filles, très chic d'ailleurs, en toilettes gracieuses, servent de prêtresses à la divinité et de souriantes amphytrionnes à ses adorateurs. Ces temples ont été baptisés, en tous les pays — entente cordiale et concert gastronomique — *Tea Room*. Il paraît que nous n'avons pas trouvé en français de terme équivalent. Mystère et lexicologie.

* * *

C'est habituellement entre quatre et six que s'accomplit la cérémonie quotidienne. La salle du temple, luxueusement ornée de glaces, meublée de petites tables et de sièges légers, ripolinés, astiqués — parfois vert d'eau, parfois bleu pâle, parfois blanc crémeux, souvent rouge vif — s'emplit alors d'une foule babillarde et gourmande composée en très majeure partie de jeunes femmes et de jeunes enfants, que celles-là viennent sans doute initier aux douceurs du rite. Il y a aussi de respectables douairières, chanoinesses de Ste-Théière et de St-Biscuit. Les précieux conseils de ces très nobles personnes évitent souvent aux débutantes ces petites erreurs importunes que nos bisaïeules appelaient « manque à touche », que nos mamans dénommèrent « impair » et que nous désignons par le vocable élégant et mélodieux de « gaffe ». Il y a aussi, enfin, quelques messieurs, des jeunes et des vieux. L'âge mur est peu représenté au *tea room*. Serait-ce un cas pareil à celui qu'on note en d'autres religions, où la jeunesse enthousiaste pratique, où l'âge mûr s'abstient, où la vieillesse désenchantée revient en se faisant ermite ? Je croirai plutôt à un système de surveillance discrète et ritualiste. Les jeunes gens qui s'évertuent au *tea room* ont tous le type exotique, ce sont, pour la plupart, des métèques au teint bronzé ou olive, ou cuivré, qui dénonce l'origine orientale. Tout en accomplissant scrupuleusement les gestes traditionnels, ils ne cessent de regarder les jeunes néophytes féminines qui, elles aussi, s'efforcent à remplir leurs devoirs de *théièristes* irréprochables. Ne seraient-ils pas envoyés, ces métèques, par quelque lointain lama, mystérieux, sévère, invisible, pour inspecter les temples de Ste-Théière et faire rapport — comme disent si joliment nos conseillers d'Etat ? Et les gentlemen âgés qui hantent aussi le temple, ne seraient-ils point de vieux bonzes, de grands dignitaires modestement dissimulés sous une jaquette et une redingote ? Je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut et n'y tient pas plus qu'à toute autre qu'on voudrait bien me proposer.

Ne prenez aucune viande sans la mélanger avec des produits. L'hygiène et le souci d'économie l'exigent. **Pour 25 ct. seulement depuis la nouvelle réduction de prix,** vous recevez 20 gr. de blanc d'œufs, 25 gr. de graisse et 30 gr. d'hydrate de carbone — ceci dans 100 gr. (1/4 de livre) de CACAO — TOBLER — en paquets plombés. Ce sont les deux tiers de ce dont un enfant a besoin pour son alimentation quotidienne.

* * *

Les rites du culte n'ont rien de très difficultueux. En une ou deux séances — pour ceux dont l'intelligence est un peu... rétive ou l'adresse manuelle un peu rudimentaire, mettons trois — on se rend maître des principaux gestes. Quant aux paroles, elles sont si peu nombreuses, en ce qui concerne le culte essentiel, qu'on peut les supprimer complètement sans amoindrir en rien la cérémonie. Ce qu'elle a d'original, cette cérémonie, c'est qu'au rebours des autres cultes où la coutume est de faire offrande au dieu, ici c'est le dieu qui offre par le véhicule de Ste-Théière et de St-Biscuit. De jeunes oblates déposent sur les petites tables autour desquelles les adoratrices sont groupées selon leurs affinités sympathiques, des plateaux sur lesquels des tasses et une théière d'infusion bouillante et parfumée invitent à la dégustation, tandis que la vapeur du *Ceylon tea* ou du *Pagoda tea* monte vers les hauteurs comme une fumée d'encens. Alors, les fidèles se lèvent. Dans la main gauche ils tiennent une assiette de porcelaine très fine, que l'on dit importée du Céleste Empire, de l'autre ils brandissent une minuscule fourche de métal précieux qui rappelle vaguement le trident légendaire de Neptune. Ainsi armés, ils s'approchent de l'autel. Celui-ci n'est point élevé comme les édifices semblables que l'on rencontre dans les temples de l'Inde, il est bas ; la tablette supérieure, à portée de la main, est surchargée de plats sur lesquels s'entassent en pyramides d'innombrables pâtisseries, de formes, de goûts et d'apparences variés à l'infini. Les dignitaires du culte sont obligés, de par les rites, à dénommer en anglais ces petits gâteaux. Ils disent : *cake, pudding, mince pie,* etc... C'est un usage dont on ignore l'origine. Les fidèles, à l'aide de leur minuscule trident neptunien, piquent à droite, à gauche, selon leur fantaisie et leur capacité d'estomac, des pâtisseries qu'elles entassent sur l'assiette célestiale, puis, gravement, dignement, elles regagnent leur petite table et procèdent à la dégustation du *tea* et à la consommation des *cakes*. Et ici — voyez comme c'est singulier — le silence, qui jusqu'alors semblait obligatoire pendant le pur accomplissement des rites, devient inutile et même odieux. En dégustant, en mangeant, les fidèles — surtout les fidèles féminines — sont obligées de jacasser, bavarder, minauder, caqueter, flirter, potiner, etc. On dirait qu'elles se vengent de la dignité imposée par les gestes de l'autel. Et patati, et patata. On parle toilette. On parle théâtre. On parle littérature — oh ! sainte Théière, fais, je t'en supplie, qu'elles n'en parlent pas dans leur logis. On médit. On se gausse. On critique — oh ! saint Biscuit, toi dont la douceur est proverbiale, fais que ces critiques ne soient point trop amères. On rit. On fait un peu de bruit, du joli bruit, du bruissement plutôt... Et cela dure une demi-heure, puis la cérémonie prend fin par une sortie générale.

* * *

Louwouh, qui vivait en Chine, au milieu du huitième siècle, sous la dynastie des Tang, avait rêvé un tout autre rite pour le thé. Il en formula les lois d'harmonie et d'ordre selon des principes immuables, comme toutes les chinoiseries, même européennes, et son ouvrage appelé le *Chaking* peut être considéré comme le livre sacro-saint des buveurs de thé dans l'Empire du Milieu.

Voici encore comment parlait du thé Holtoung, un poète chinois :

« La première tasse humecte mes lèvres et mon gosier, la seconde rompt ma solitude, la troisième pénètre en moi et me réchauffe, la quatrième me régénère ; à la cinquième tasse je suis purifié ; la sixième m'emporte dans le royaume des Immortels. La septième, ah ! la septième... Mais je ne puis en boire davantage ! Je sens seulement le souffle du vent froid gonfler mes manches. Où est le Paradis ? Laissez-moi monter sur cette douce brise et qu'elle m'y emporte ! »

C'est de l'extase ou je ne m'y connais pas. Il est vrai que Hotoung était poète. Et nos jolies fidèles des *tea room* ne se créent point — je veux tout au moins le croire — des béatitudes artificielles en absorbant le *Pagoda* ou le *Ceylon*. Je veux aussi me persuader qu'elles ne divinisent pas les *cakes* et les *pies*. Toutefois, rien ne les empêche d'enjoliver d'un brin de poésie leur babil de cinq heures et leur goûter. Les poètes, quoi qu'ils en pensent eux-mêmes, a dit un critique japonais, ne sont pas seulement ceux qui s'expriment en vers et en font métier ; il ne tient donc qu'à vous, exquises ferventes de Ste-Théière, d'être poètes à votre façon en pratiquant délicatement, subtilement le culte du thé. N'exagérez rien, toutefois. Comme toutes les religions, le *théièrisme* a eu ses fanatiques. On les appelle, en anglais, des *teatotaler*. Ne les imitez pas. L'excès en tout est un défaut et le fanatisme un vice déplorable. Apportez dans l'accomplissement des rites une élégante modération et une souriante aménité. Ne souhaitez ni l'ivresse du *Pagoda*, ni l'indigestion du *cake*. Soyez tolérantes. Ne méprisez pas le profane qui boit un bock ou préfère la tisane de Lavaux à celle de Ceylan. Embellissez de votre joliesse les parois du temple, la nef du *Tea Room*. Ne méditez pas trop de vos amies. Et après vous être abreuvées de l'infusion asiatique, n'abreuvez pas vos maris de taquineries et de mots aigre-doux. Amen.

Une théièriste intermittente.

LES DÉBUTS DE CÉLESTIN PICHARD

(Fin.)

Quand tout fut prêt, le président souhaita la bienvenue aux auditeurs, la fanfare attaqua un pas redoublé et le rideau se leva. Alors le « Chœur d'hommes de Chamoron apparut, groupé autour de son directeur, lequel donna le ton à ses vingt-huit chanteurs qui, au signal donné, partirent d'un même élan. Ils chantaient de toute leur âme et de toutes leurs forces aussi ; quand le rideau fut baissé, les applaudissements crépitèrent. Quatre chœurs patriotiques, un duo comique, une comédie bouffe, tel était le programme de la soirée qui se terminait par la représentation de « l'Avare », de Molière.

Durant l'entr'acte, les auditeurs envahirent la salle à boire. C'était un brouhaha continuel autour des petites tables où l'on buvait le vin nouveau en fumant des grandsons. La joie éclatait sur tous les visages et le patron allait et venait, apportant des litres, tandis que sa femme, imposante et digne, trônait au comptoir. Mais déjà on rappelait le public. Le temps de vider son verre et de jeter sa cigarette ! Déjà l'on reprenait place, car personne ne voulait manquer d'applaudir les jeunes gens et jeunes filles qui jouaient *L'Avare* à Chamoron.

Et la représentation commença :

« Hé quoi ! charmante Elise, vous devenez mélancolique... »

Les acteurs, en costume du temps, allaient et venaient sur une scène trop étroite, aussi devaient-ils modérer leurs gestes par crainte de voir les décors s'effondrer. En trois pas, ils avaient franchi la scène et lorsqu'ils sortaient par l'unique porte du fond, ils se trouvaient nez à nez avec les membres du Chœur d'hommes qui buvaient un verre dans les coulisses.

Mais la note comique était donnée par Harpagon lui-même quand il disait, avec le plus pur accent local :

« O ma chère câssette ! »

Ou bien, dans la tirade fameuse, alors que saisissant son bras, il s'écrie :

« Rends-moi mon ârgent, coquin ! »

Quand le rideau descendit, après le cinquième acte, on fit une ovation aux acteurs, après quoi la salle se vida avec rapidité, car déjà le bal commençait.

* * *

Ayant bu le verre de l'amitié avec les membres honoraires, actifs et passifs du Chœur d'hommes, ayant trinqué avec MM. les acteurs et tutoyé le président, Célestin Pichard chaussa ses skis et disparut dans la nuit. Tandis qu'il cheminait vers Saint-Aubert, indifférent à la

beauté du paysage hivernal, son esprit était tout absorbé par le compte-rendu qu'il devait rédiger pour le lendemain.

— S'il est trop élogieux, se disait-il, sûrement ils croiront que je me moque d'eux. Si je fais quelques réserves, ils m'accuseront de malveillance. Que faire ?

Il se coucha et attendit au lendemain, car, dit-on volontiers : « La nuit prête conseil. »

Le lendemain, il rédigea son article. Après avoir rendu hommage au travail désintéressé du directeur et des chanteurs, il signala les progrès réalisés dans le domaine musical. Ensuite il vanta la mémoire des acteurs ainsi que les beaux costumes qu'ils portaient. Il termina en ajoutant prudemment que la scène de l'Auberge communale n'était peut-être pas « appropriée » à la représentation d'une pièce telle que *L'Avare* de Molière. *L'Echo du Vallon* publia le compte-rendu sous ce titre : « Soirée du Chœur d'hommes de Chamoron. »

Le surlendemain, comme M. Jean Bernard était assis à son bureau, il entendit un brusque appel du téléphone.

— Comment — lui criait Mme Dutoit, le femme de l'aubergiste de Chamoron — comment avez-vous osé publier un pareil compte-rendu de la soirée de dimanche. Vous avez dit que la scène n'était pas « appropriée ». C'est une honte, moi qui l'avait bien « récurée » le jour avant.

— Mais, madame, je vous en prie, calmez-vous, dit M. Jean Bernard de sa belle voix de basse. Vous vous méprenez sur le sens du mot « approprié ».

— Comment, je me méprends ; je sais bien ce que je dis ! J'ai lu dans le dictionnaire qu'« approprié » voulait dire rendre propre. Est-ce vrai, oui ou non ? Aussi désormais vous pouvez garder votre « sale » journal. Je ne veux plus le recevoir chez moi.

Et sans attendre de réponse, sûre d'elle-même, sûre de son bon droit, fière d'avoir remis en place le rédacteur de *L'Echo du Vallon,* Mme Dutoit ferma le téléphone.

Ahuri, abasourdi, M. Jean Bernard essaya de rappeler. Peine perdue ! Et comme Célestin entrait justement dans le bureau, le patron lui dit, moitié fâché, moitié goguenard :

— Voyez-vous, mon pauvre Célestin, avec la meilleure volonté du monde, vous ne faites que des bêtises. Retournez à l'atelier jusqu'à ce que j'aie arrangé l'affaire. Vous n'avez vraiment pas de chance pour vos débuts dans le journalisme.

Jean des Sapins.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Fin.)

Les saules.

Encore une fois pardon, lecteur, si je vous ai peint mes sentiments plutôt que les lieux où j'ai passé. Pardon si je ne vous ai point entretenu des monuments, des curiosités, des beaux esprits de Gollion, de la Sarraz, etc. Quand les glaces de l'âge, ou peut-être, hélas ! une connaissance plus approfondie des hommes, auront diminué cette sensibilité expansive qu'au printemps de la vie l'âme porte sur tous les objets, je dirai ce que je sens. J'ai du moins cet avantage sur tant de peintres des passions, qui n'ont écrit que lorsque l'âge d'aimer, le feu de la première jeunesse était passé ou presque éteint... d'après des souvenirs... moi, j'aime et j'écris.

Je me plais à croire qu'on n'a point oublié l'infortuné Louis, qu'on désire apprendre ce qu'il est devenu. Et moi, je me soulagerai en en parlant encore !

Je retournai à Aclens il y a quelques jours. Le temps était si doux, les derniers rayons du soleil coloraient les nues, le diadème des Alpes et le Léman d'une si belle teinte d'or et d'azur ; le chant de quelques oiseaux avant-coureurs du printemps était si gai ; tout m'offrait une nature si riante, que j'espérais n'y plus trouver de malheureux.

J'arrive à la cabane du père de Louis ; je le demande : un paysan me le montre dans les champs ; cet homme eût pu me donner des nouvelles de Louis, je n'en voulus apprendre que du père.

Il était occupé à déraciner un arbre. A son peu d'empressement à venir au-devant de moi, à ses regards tournés quelquefois de mon côté, reportés ensuite sur son ouvrage, je vis qu'il n'avait plus rien à me dire.

— Bonhomme, comment se porte Louis ?

— Il ne souffre plus, me répondit le vieillard d'un ton triste qui ne me semblait pas fait pour ces paroles, et en me montrant l'arbre déraciné... puis, il me demanda quelle heure il était.

— Cinq heures.

— C'est le moment de ma visite...

Il posa sa bêche et, sans dire mot, il me couduisit au lieu où je devais trouver Louis. Nous marchions en silence... je craignais de le questionner... Il m'aurait parlé le premier, s'il eût eu de bonnes choses à m'apprendre.

Nous arrivons dans un lieu clos ; je me demande ce que ce lieu pouvait avoir de commun avec Louis... Une tête de mort, que je fis rouler avec le pied, me répondit : « un cimetière ». Une sueur froide couvrit mon corps ; le père eût pu se dispenser de me dire : « c'est ici ». En proférant ces mots, il s'arrêta dans un coin du cimetière, où deux arbres nouvellement transplantés unissaient leurs rameaux.

— Qu'est-ce que ces arbres ?

— Ma famille, me répondit-il en les embrassant...

Louis, dans son lit de mort, avait demandé que sa fosse fût creusée près de celle de Nina ; ou le lui avait promis, et il était mort sans regret. Le vieillard avait satisfait au désir de son fils, et planté sur la terre qui couvrait ces amants fidèles, deux saules pleureurs, auprès desquels il venait tous les soirs invoquer Dieu pour ses chers enfants.

Tandis que mon cœur ému cherchait, pour ainsi dire, sur ces saules quelques traits de Louis et de Nina, et voulait reconnaître lequel était Louis, lequel était Nina... je vis le respectable vieillard tomber à genoux et tourner ses regards vers le ciel. Je l'imitai par un mouvement involontaire ; et jamais temple ne m'inspira tout le respect dont je fus alors pénétré. Ce père parlait à l'Etre suprême... Je crus ne plus voir l'immensité des cieux entre Dieu et lui !

Nous nous relevâmes et ne pleurâmes point. Louis et Nina nous paraissaient jouir d'une douce paix ; la tranquillité de l'air, le calme des saules, nous offrait celui de leur tombe. Je vis, à la sérénité du père, qu'il se flattait de reposer bientôt à côté d'eux.

Avant de quitter le cimetière, je coupai deux branches de ces arbres amis, à qui je souhaitai un éternel printemps. Le père ne consentit qu'avec peine à me céder ces deux branches. Ces saules semblaient lui reproduire ses enfants... Il ne pouvait en détacher ses regards.

Je fis graver cette épitaphe sur une pierre, qu'on a placée au pied des saules :

Louis perdit Nina, son amante fidèle ;
Il en mourut... De ces saules pleureurs
Qu'à jamais la présence aux cœurs tendres rappelle
Leur union et leur malheur.

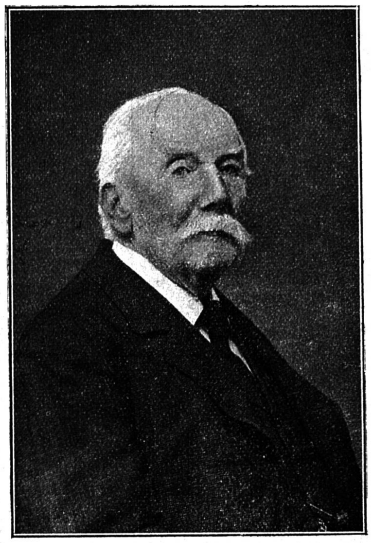
J'ai planté mes deux branches dans mon Elysée ; elles sont pour moi le symbole de l'amour ; depuis que je jouis de leur vue, les fleurs me semblent avoir perdu leurs charmes. Chaque jour je visite ces rameaux chéris, à la même heure où le bon vieillard va faire sa prière sur la fosse de Louis et de Nina.

M. VERNES.

Souvenirs de mes campagnes à la Légion étrangère (Mexique et Algérie), 1865 à 1868, par Th. du Plessis, ancien préfet à Nyon. — 1 vol. in-16. En vente chez A. Jullien, à Genève, et les principaux libraires.

La funeste expédition du Mexique, le sort tragique de l'infortuné Maximilien — frère du vieil empereur François-Joseph — et la politique plus qu'ambiguë pratiquée là-bas par celui que le conseil de guerre de Trianon, en 1873, frappa d'infamie, ont fait l'objet de maint gros volume, bourré de considérations politiques et de savantes déductions. A cet égard, il était intéressant de connaître sur ces événements — un peu lointains déjà — l'opinion d'un homme qui y a pris une part, modeste assurément, mais qui a su voir et observer. Si ce chroniqueur est un compatriote, l'intérêt s'accroit encore. A ce point de vue, les souvenirs de campagne du Vaudois Théodore du Plessis, mort octogénaire en 1922, après une longue et utile carrière, sont dignes 'être mentionnés et il faut savoir gré au bon éditeur Jullien de nous les avoir présentés.

L'aimable conteur que ce vétéran, type du vieux soldat loyal, un peu naïf, ce qui ne l'empêche point d'être malicieux à l'occasion. En un style qui n'a rien d'apprêté — on dirait que l'auteur parle à ses petits-enfants — mais qui respire la bonne humeur, l'ancien soldat du Mexique brosse toute une série de tableaux très colorés, très vivants. Il entremêla ses récits, par eux-mêmes très passionnants, de considérations et de réflexions marquées au coin du bon sens et qui respirent une honnête bonhomie. J'ai pensé, en lisant ce joli volume, au capitaine Coignet, un autre vieux brave dont les « Cahiers » ont fait les délices de nombreux lecteurs. Comme Coignet, mais infiniment plus lettré, notre compatriote du Plessis sait voir les choses. Et il sait surtout les voir par le bon côté. Dieu sait s'il en a vu, pourtant. Avec la fièvre jaune, les « guerilleros » et les traîtres indiens, la vie des expéditionnaires, au pays de Montézuma, n'était point le rêve. Du Plessis, malgré tout, ne pousse point au noir son tableau. Toujours optimiste, très sensible, très primesautier, il nous donne ses impressions, tout simplement.



TH. DU PLESSIS

Le volume, ou plutôt les différents récits qui constituent cet intéressant ouvrage, ont été, pour la plupart, écrits de longues années après les évènements qu'ils relatent. Ce recul a permis à l'auteur, sans doute, de voir les choses avec plus de détachement et lui a fourni matière à de suggestifs rapprochements.

Du Plessis n'est pas Vaudois pour rien et il excelle à conter l'anecdote. Il égratigne sans méchanceté... et sans avoir l'air d'y toucher, certains personnages, tel ce Bazaine dont il fait un curieux portrait, pris sur le vif. Voyez encore ces types, combien pittoresques de l'ancienne Légion ou ces silhouettes d'ecclésiastiques mexicains. Par-ci, par-là, une pointe d'émotion, discrètement exprimée. Un soldat loyal comme du Plessis ne pouvait refuser sa sympathie au malheureux empereur, fusillé à Queretaro avec ses deux fidèles, les généraux mexicains Miramon et Mejia, devant lesquels l'auteur s'incline avec respect.

Sympathique, ce livre, comme son auteur qui fut, au demeurant, un excellent citoyen. Théodore du Plessis, en effet, rentra au pays en 1868 déjà, après avoir combattu encore dans le Sud-Oranais. Il s'installa à Clarens, où il se consacra à l'enseignement. Plus tard, il devint préfet de Nyon et siégea quelque temps au Conseil national.

Le lieutenant-colonel Rouffy donne comme préambule à ces souvenirs une succinte, mais fort utile description de cette expédition du Mexique à laquelle participa l'octogénaire récemment décédé. **G.**

Royal Biograph. — Pour cette semaine, le Royal Biograph annonce les quatre derniers épisodes de « Le Fils du Flibustier » qui ont pour titre : « Le Passé », « Le revenant de St-Fons », « Les maîtres chanteurs » et « Le testament ». Au programme encore : « Une Corrida royale à Nîmes », superbe film documentaire très captivant. Dimanche 4 mars, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

Dès vendredi 9 mars, programme extraordinaire et de gala.

Le comestible le meilleur marché,

deux fois plus substantiel que les œufs et la viande, et proportionnellent deux fois moins cher, est le CACAO — TOBLER — en paquets plombés. **Prix fortement réduit à 25 centimes** les **100 grammes** (1/4 de livre).

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.